

« L'Espagne de Mérimée » a mauvaise presse au-delà des Pyrénées. Cette expression y sert en effet à mettre dans le même sac toutes les espagnolades qu'ont popularisées jadis nos romantiques : alcades, toréadors, bohémiens, brigands, cigarières. En réalité, l'Espagne occupe une place essentielle dans la vie de Mérimée, par la constance de l'attrait qu'elle a exercé sur lui et par le volume et la variété des œuvres qui en sont inspirées. Aussi n'est-ce pas une Espagne, mais des Espagnes que celles-ci nous proposent : l'Espagne de fantaisie que Mérimée imagine avant 1830 dans le *Théâtre de Clara Gazul* ; l'Espagne qu'il découvre et parcourt durant son premier voyage ; l'Espagne qu'il recrée dans *Les Âmes du purgatoire* et dans *Carmen* ; l'Espagne dont il étudie le passé dans ses travaux d'érudition et dont il copie les chefs-d'œuvre artistiques lors de ses séjours au Prado ; l'Espagne d'Isabelle II, enfin, dont il observe les vicissitudes à travers sa correspondance. Chacune a sa couleur propre, son intérêt aussi ; aucune ne se ramène aux poncifs dont on lui a parfois voulu le rendre responsable. Voilà, en somme, ce que cet ouvrage – abondamment illustré – aspire à montrer : à travers, d'abord, les chapitres successifs d'un panorama liminaire ; à travers, ensuite, les articles d'une Galerie espagnole qui entend, sur différents points, en compléter et préciser le contenu.

Jean Canavaggio, professeur émérite de l'Université Paris Ouest Nanterre, a été directeur de la Casa de Velázquez de 1996 à 2001. Mentionnons parmi ses livres *Cervantes* (1986, dernière rééd. 2015) et *Don Quichotte du livre au mythe* (2005). Coordinateur d'une *Histoire de la Littérature espagnole* (1994-95), il a dirigé, pour la Bibliothèque de la Pléiade, une traduction française des œuvres en prose de Cervantès (2001), une autre d'un choix de textes de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix (2012), ainsi qu'une traduction de *Don Quichotte*, publiée en 2015 dans la même collection. Il collabore actuellement à l'édition des œuvres complètes de Mérimée.



Les Espagnes de Mérimée
Jean Canavaggio

Les Espagnes de Mérimée

JEAN CANAVAGGIO

CEEH
Centro de Estudios
Europa Hispánica

Avec la collaboration de



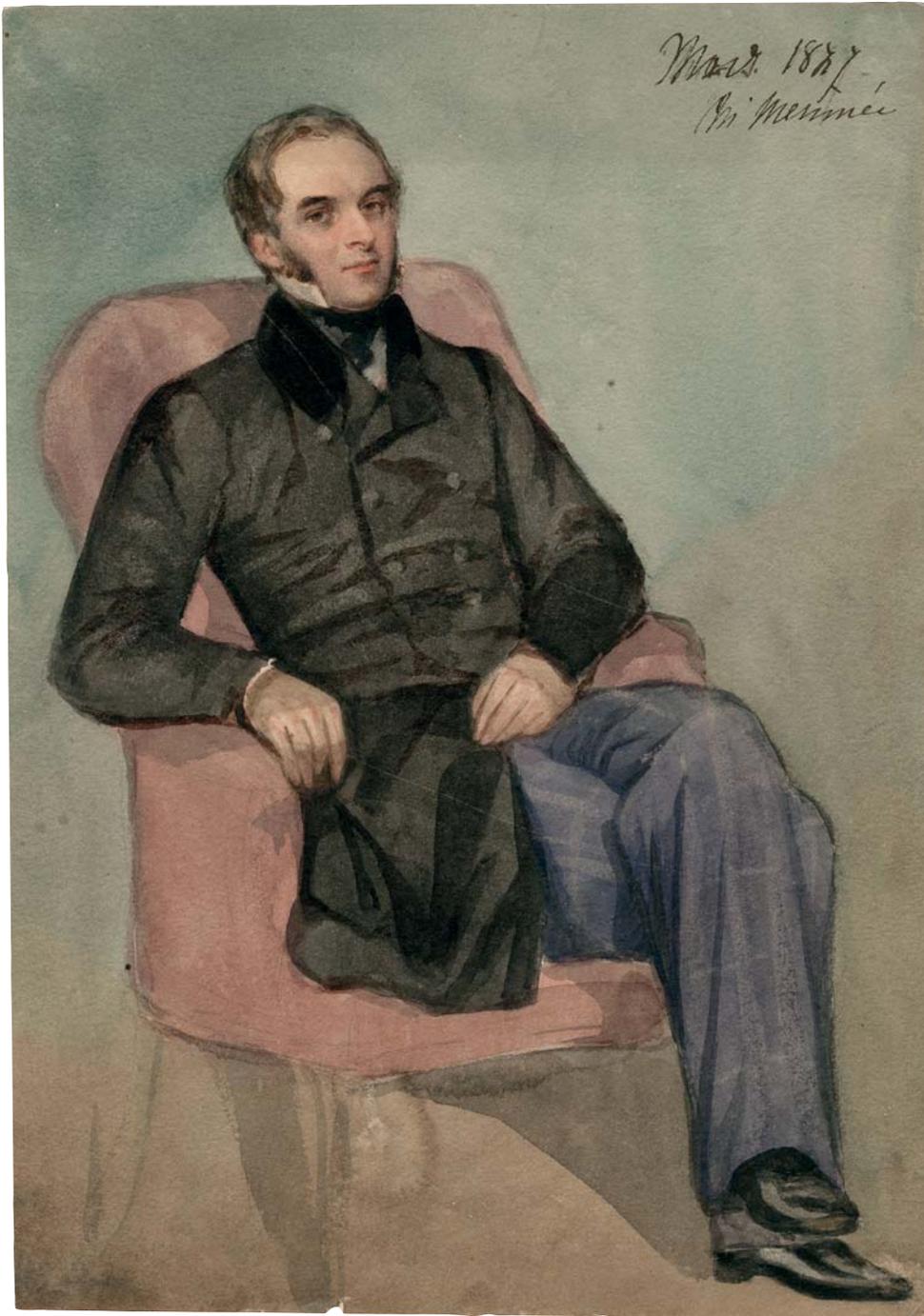
CEEH
Centro de Estudios
Europa Hispánica

Torres D. Pequeña
8willa 1857
8willa 1821

Les
Espagnes
de Mérimée

JEAN CANAVAGGIO

CEEH
Centro de Estudios
Europa Hispánica



Cécile Delessert, *Prosper Mérimée*. Mars 1847. Aquarelle sur papier, 235 × 165 mm.
Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.

Préface

« L'Espagne de Mérimée » a mauvaise presse au-delà des Pyrénées. Cette expression y sert en effet à mettre dans le même sac toutes les espagnolades qu'ont popularisées jadis nos romantiques : « alcades, toréadors, bohémiens, brigands harnachés d'espingoles, cigarières au stylet glissé dans la jarretière¹ ». Des espagnolades dont *Carmen*, dit-on, offrirait la quintessence. Mais de quelle *Carmen* veut-on parler vraiment ? De la nouvelle que l'auteur de *Colomba* fait paraître à l'automne 1845 ? Ou bien de l'opéra-comique composé trente ans plus tard par Bizet, sur un livret de Meilhac et Halévy ? Bien davantage, en fait, de ses funestes travestissements : les *zarzuelas* que ce chef-d'œuvre va engendrer en Espagne même et qui ne sont que de médiocres adaptations représentées à Madrid avec plus ou moins de succès.

En fait, l'Espagne occupe une place essentielle dans la vie de Mérimée, par la constance de l'attrait qu'elle a exercé sur lui et par le volume et la variété des œuvres qui en sont inspirées. Alfred Morel-Fatio disait de lui qu'il « a touché à l'Espagne toute sa vie ; il y est revenu constamment² ». Quant à Menéndez y Pelayo, le pontife de l'érudition espagnole, tout en accordant à Victor Hugo le tempérament d'un homme de sa race, il estimait que l'hispanisme de l'auteur des *Espagnols en Danemark* était de bien meilleur aloi que celui de l'auteur de *Ruy Blas*³. Avant même d'avoir franchi les Pyrénées, Mérimée lit le théâtre classique espagnol dans le texte et en tire l'idée d'une des plus belles supercheries littéraires qui soit, le *Théâtre de Clara Gazul*, du nom d'une prétendue comédienne andalouse qu'il créa de toutes pièces. Il confronte cette vision littéraire, doublée d'une vision folklorique

¹ Sentaurens 2009, p. 15.

² Morel-Fatio 1888, p. 84.

³ Menéndez y Pelayo 1883-1891, t. V, pp. 465-469.

assez convenue, à l'expérience d'un premier voyage qui, six mois durant en 1830, le mènera seul au Pays basque, en Castille, en Andalousie et dans le Pays valencien. Les *Lettres d'Espagne* qu'il en rapporte semblent conforter des préjugés anciens sur la couleur locale, à laquelle brigands et gitans apportent les teintes les plus vives. En fait, on y perçoit déjà une sensibilité à une réalité qui échappe aux stéréotypes à la mode. À ce changement de point de vue contribue puissamment l'amitié qu'il noue avec quelques Espagnols éclairés, notamment la comtesse de Teba, future comtesse de Montijo, qui sera son interlocutrice privilégiée pour tout ce qui concerne la culture hispanique. Ses premières notes de voyage auront donc une suite littéraire, l'Espagne fournissant à notre auteur le cadre et les personnages de deux importantes nouvelles, *Les Âmes du purgatoire* et *Carmen*, puis le sujet d'un ouvrage historique, *l'Histoire de Don Pèdre I^{er} roi de Castille*. Dans le même temps, loin de s'en tenir à une information livresque, il se rend à nouveau six fois outre-Pyrénées (1840, 1845, 1846, 1853, 1859, 1864), ce qui contribue à en faire un observateur lucide du règne passablement agité d'Isabelle II. Bref, pour reprendre une de ses propres formules, il « s'est fait du pays⁴ ».

Tout en tirant parti de ces multiples expériences dans son œuvre théâtrale et romanesque, il s'est aussi penché en érudit sur le passé et les mœurs d'une nation pour laquelle son intérêt ne s'est jamais démenti. On ne lui attribue plus les quatre articles sur la littérature dramatique en Espagne publiés dans *Le Globe* en 1824. En revanche, c'est bien lui qui, deux ans plus tard, donne, pour une réédition de la vieille traduction de *Don Quichotte*, de Filleau de Saint-Martin, une « Notice historique sur la vie et les ouvrages de Cervantès ». En 1848, il publie dans la *Revue des Deux Mondes* un compte rendu critique des *Annals of the Artists of Spain*, de William Stirling. En 1851, il récidive à propos d'un ouvrage de l'américain George Ticknor, *History of Spanish Literature*. En 1859, *l'Histoire du règne de Philippe II*, de William Prescott, récemment parue, lui inspire un article perspicace sur les circonstances de la mort de l'infant Don Carlos. En 1867, il rend compte de la traduction par Circourt et Puymaigre de la *Chronique de Don Pedro Niño*. Enfin, il consacre ses derniers mois à la rédaction d'une seconde notice sur la vie et les œuvres de Cervantès, pour servir de préface à la nouvelle traduction de *Don Quichotte* que préparait alors Lucien Biart : ce texte paraîtra après sa mort, en 1877.

Ce n'est donc pas finalement *une* Espagne, mais *des* Espagnes que nous propose Mérimée : l'Espagne de fantaisie qu'il imagine avant 1830 ; l'Espagne qu'il découvre et parcourt durant son premier voyage ; l'Espagne qu'il recrée dans *Les Âmes du purgatoire* et dans *Carmen* ; l'Espagne dont il étudie le passé dans ses travaux d'érudition et dont il copie les chefs-d'œuvre artistiques lors de ses séjours au Prado ; l'Espagne d'Isabelle II, enfin, dont il observe les vicissitudes à travers sa correspondance. Chacune a sa couleur propre, son intérêt aussi ; aucune ne se ramène aux poncifs dont on lui a parfois voulu le rendre responsable. Voilà, en somme, ce que cet ouvrage aspire à montrer : à travers,

⁴ « De la Littérature espagnole » [1851] 1855, p. 241.



Une Espagne inventée : Mérimée mystificateur

Aux origines d'une curiosité

Quand Mérimée s'est-il tourné pour la première fois vers l'Espagne ? Faut-il de données précises, il n'est guère aisé de donner une réponse assurée à cette question. Il a sans doute été frappé, dès son plus jeune âge, par la résistance rencontrée au-delà des Pyrénées par les armées de Napoléon pendant la guerre d'Indépendance, une résistance dont les soldats français, de retour dans leurs foyers, évoqueront la violence ; il a en effet dix ans lorsque, à la suite de la victoire remportée par Wellington à Vitoria, nos troupes abandonnent le pays, quelques mois avant que Ferdinand VII ne remonte sur le trône¹ (fig. 1). Durant ses années de collège, il se consacre à l'étude des langues anciennes, mais, une fois bachelier, il approfondit sa connaissance de l'anglais et, aux dires de l'un de ses condisciples, il entame également l'apprentissage de l'espagnol². Il a complété son initiation par la lecture de grands écrivains du Siècle d'or, Cervantès, Lope de Vega, Calderón notamment, avec lesquels il ne tardera pas à se familiariser, et c'est alors qu'il se pénétrait de leurs œuvres qu'il s'indigne de l'intervention militaire française décidée par la Sainte-Alliance lors du Congrès de Vérone, à l'initiative de Chateaubriand, alors ministre des Affaires Étrangères (fig. 2). Ce qu'on appelle l'expédition des « Cent Mille Fils de Saint-Louis » (fig. 3) va mettre un terme à l'intermède libéral instauré par le soulèvement du

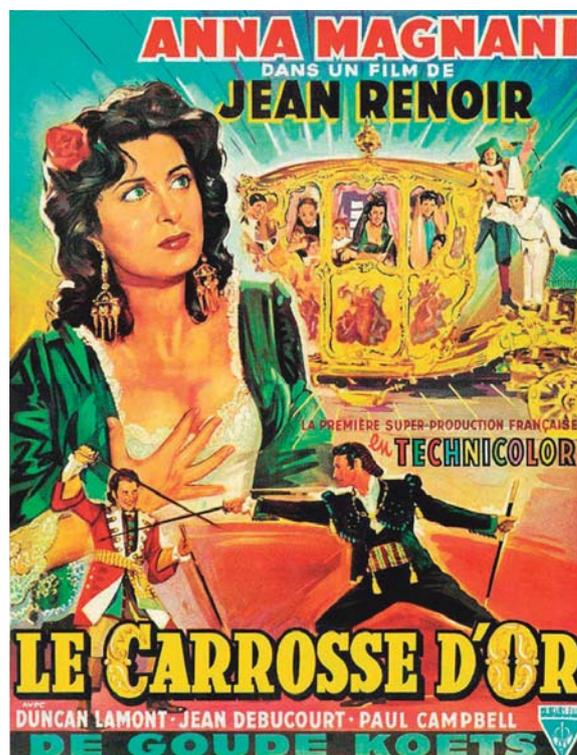
¹ Entre 1812 et 1823, seize mémoires de guerre paraissent sur l'Espagne, signale Fernández Herr 1974, p. 285.

² « Dès sa jeunesse, nous dit son ami Étienne Delécluze, Mérimée étudiait l'espagnol et l'anglais, sans préjudice des langues anciennes qu'il avait apprises au lycée » (Delécluze 1852, p. 222 ; cité par Trahard 1927, p. 1). D'après Trahard 1925, p. 54, il aurait appris l'espagnol entre 1820 et 1823, alors qu'il suivait les cours de la Faculté de Droit.

la lecture de Kempis, la récitation de son chapelet et l'envoi de billets doux aux jeunes gens. Les autres rapprochements suggérés par la critique – notamment avec Lope de Vega – semblent plus douteux.

C'est une autre étude de la jalousie et de la passion que Mérimée nous offre dans *L'Occasion*, et c'est assez pour qu'on l'ait soupçonné de s'être inspiré de la peinture qu'en donne Calderón dans *El médico de su honra* (fig. 11) ou dans *A secreto agravio, secreta venganza*. Mais c'est à Moratín que semblent empruntés les noms des personnages féminins. Cette fois, la scène est à La Havane, et l'histoire des amours de fray Eugenio et de doña Francisca n'est pas sans rappeler celle du prieur Ambrosio et de Mathilde, rapportée par Lewis dont *Le Moine*, de même que dans *Une femme est un diable*, est mis à contribution.

Le Carrosse du Saint-Sacrement enfin, qui clôt le recueil, doit une large part de sa notoriété aux représentations qui en furent données en 1920, au Théâtre du Vieux-Colombier, par Jacques Copeau, Louis Jouvet et Valentine Tessier, avant d'entrer au répertoire de la Comédie-Française. Il faut se rappeler aussi que Jean Renoir s'est inspiré de cette pièce dans *Le Carrosse d'or*, le film qu'il a tourné en 1952 (fig. 12). Cette fois encore, l'action nous transporte aux Indes Occidentales, et plus précisément à Lima, où la maîtresse du vice-roi du Pérou, Manuel de Rivera, une comédienne surnommée La Périchole, obtient de haute lutte de se rendre seule à la cathédrale dans le carrosse de son amant, cloué sur son fauteuil par un accès de goutte. Prétendant une conversion édifiante, elle parvient à ses fins tout en exerçant sa malice contre le vice-roi et l'évêque de Lima. Cet épisode historique, survenu au milieu du XVIII^e siècle, et dont se feront l'écho, bien plus tard, des écrivains péruviens tels que Ricardo Palma et Ventura García Calderón, a été probablement trouvé par Mérimée dans la version française de l'ouvrage du capitaine anglais Basil Hall²⁰. Mérimée a transposé à la scène le récit de Hall en modifiant le nom du vice-roi, qui s'appelait en réalité Manuel de Amat, alors que le Pérou défrayait l'actualité pour s'être soulevé en 1821 contre l'autorité de Ferdinand VII, avant d'obtenir, sept ans plus tard, avec l'aide de Bolivar, son indépendance. Toujours sous l'invocation de Calderón, dont *Cuál es mayor perfección* lui fournit l'épigraphe, il campe avec bonheur les protagonistes de cette comédie, au fil d'un dialogue plein



12. Affiche publicitaire du film *Le Carrosse d'or*, de Jean Renoir, 1952.

²⁰ Hall 1825.



Une Espagne à découvrir : Mérimée voyageur

Un concours de circonstances

Lorsque Mérimée se met en route pour l'Espagne (fig. 17), un mois avant que n'éclate la révolution qui renversera Charles X, il n'est plus l'étudiant qui, huit ans plus tôt, suivait les cours de la Faculté de Droit, le « pauvre jeune homme en redingote grise » que Stendhal décrivait alors d'une plume caustique, après l'avoir rencontré dans le salon de Joseph Lingay¹. Non seulement il s'est fait connaître par ses premières œuvres et fréquente les salons de Victor Hugo et de Musset, mais, tout en révélant la variété de ses dons d'écrivain, il élargit le cercle de ses curiosités. Il se rend à deux reprises en Angleterre, se lie avec des artistes et, comme dit son père, s'exerce à « barbouiller² ». Dans le même temps, au printemps 1827, il s'éprend d'une jeune actrice, Émilie Lacoste, dont le mari le provoque en duel et le blesse à l'épaule, alors que lui-même s'est abstenu de tirer. Il n'en prolongera pas moins cette relation, une fois rentré en France, si bien qu'elle n'a pas eu d'incidence avérée sur son voyage au-delà des Pyrénées ; c'est une autre femme, Mélanie Double, qui, s'il faut l'en croire, aurait été à l'origine de son départ : s'estimant un trop médiocre parti pour elle, il aurait décidé de s'en éloigner et c'est cette déception amoureuse qu'il évoquera deux ans plus tard, à mots couverts, dans l'une de ses premières lettres à Jenny Dacquin³.

¹ « Un pauvre jeune homme en redingote grise et si laid avec son nez retroussé. Ce jeune homme avait quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Ses yeux petits et sans expression avaient un air toujours le même et cet air était méchant. » (Stendhal 1892, p. 108).

² Voir la lettre de Leonor Mérimée à S. J. Rochard (13 mai 1827), citée par Baschet 1958, p. 37.

³ « J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su » (Lettre 145, à



17. *Carte Administrative, Physique et Routière de l'Espagne et du Portugal*. Gravure, 980 × 1300 mm (Paris, Bulla et Jony, 1847). Madrid, Biblioteca Nacional de España.

À partir des quelques détails que fournit sa Correspondance, complétés par les indications que l'on peut déduire avec prudence des *Lettres d'Espagne* et de *Carmen*, Maurice Parturier s'est efforcé de reconstituer son itinéraire. Parti de Paris le 27 juin, Mérimée « gagne Bordeaux, Bayonne, Irún, Astigarraga, Vitoria et Burgos. Dans la deuxième quinzaine de juillet, il est à Madrid où il apprend

Jenny Dacquín, 25 septembre 1832, *CG*, t. I, p. 184). François Géral, non sans raison, juge toutefois cette confiance ambiguë : « quand l'épistolier laisse entendre qu'il ne s'agissait pas d'une véritable passion, n'est-ce pas aussi une façon de (se) dissimuler son chagrin tout en flattant l'amour-propre de sa destinataire ? » (Géral 2010, p. 21).



du Prado ; il avait même « commencé à écrire [sur lui] quelque chose », avant que ne surviennent les événements de Paris⁹. Mais ce sont les courses de taureaux qui l'enthousiasment. Il n'y est d'abord allé que pour l'acquit de sa conscience, « afin de voir tout ce qu'il y a d'étrange à voir ». Désormais, il éprouve, nous dit-il, « un indicible plaisir à voir piquer un taureau, éventrer un cheval, culbuter un homme ». Et d'ajouter : « On m'a dit, mais j'ai peine à le croire, que j'avais applaudi avec fureur, non le matador, mais le taureau au moment où il enlevait sur ses cornes cheval et homme¹⁰ » (fig. 22). Séville et Cordoue le navrent : depuis la Reconquête, les Chrétiens ont défiguré l'ouvrage des Maures en cachant « sous un badigeonnage épais les ornements délicieux que les architectes arabes savaient si bien employer ». Les arabesques de couleur qui recouvraient l'Alcazar de Séville et la mosquée de

22. Eugène Ginain, *Course de taureaux aux arènes de Séville, présidée par le duc et la duchesse de Montpensier*. 1852. Huile sur toile, 135 x 225 cm. Collection Real Maestranza de Caballería de Sevilla.

⁹ Lettre 55, à Albert Stapfer, 4 septembre 1830, *CG*, t. I, p. 71. Il s'était donc acquitté de la mission dont l'avait chargé son père, qui lui avait demandé de « prendre quelques notes sur les plus anciens traités de peinture » (Lettre de Leonor Mérimée à son ami Fabre, 6 janvier 1831, citée par Tourneux 1879, p. 42).

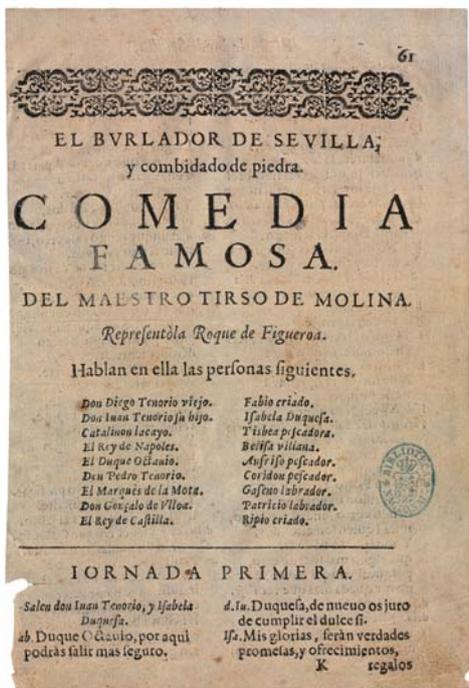
¹⁰ Lettre 55, *CG*, t. I, p. 72.



Vous êtes peintre : arrangez des montagnes, des rochers, des châteaux en ruines, la mer (NB. que vous peindrez avec le cobalt le plus beau) et un ciel tantôt d'un azur foncé, tantôt chargé de nuages d'orage bien noirs. N'allez pas vous aviser de mettre des arbres dans le paysage ; les arbres lui ôteraient tout son caractère espagnol. Je vous permets les aloès et les cactus, nopals, *biga chumbera*, dont je vous souhaite de manger les fruits. Avec de l'herbe sèche et quelques buissons par ci par là. En vérité tout cela est si beau, que l'on a oublié la dureté des poules et des matelas, les punaises, etc.¹⁴

24. Harriet Ford, *Cour des Lions. Alhambra. Grenade.* 1830-1833. Crayon sur papier, 370 × 515 mm. Londres, Collection Famille Ford.

¹⁴ Lettre 56, *CG*, t. I, p. 76.



37. Page de titre de *El burlador de Sevilla y comedido de piedra*, de Tirso de Molina. Pièce écrite entre 1612 et 1625 et publiée dans *Doze comedias nuevas de Lope de Vega Carpio y otros autores*, segunda parte (Barcelone, Gerónimo Margarit, 1630). Madrid, Biblioteca Nacional de España.

éprise de lui, finit par céder et accepte de quitter le couvent avec son aide. Alors qu'il l'attend, Don Juan voit apparaître le cortège de son propre enterrement. Épouvanté, il perd connaissance. Revenu à lui, il veut se confesser et fait appeler un prêtre qui l'engage à se repentir. Don Juan prend alors la résolution d'entrer dans les ordres, vend ses biens et fait construire une chapelle et un hôpital. Mais, un beau jour, surgit un inconnu qui n'est autre que le meurtrier de Don García et se trouve être en fait Don Pedro de Ojeda, le frère de Teresa, morte entre-temps de chagrin. Ce dernier le provoque en duel afin de venger son père et ses sœurs. Don Juan refuse obstinément de se battre et va jusqu'à lui offrir sa vie ; mais, souffleté par Don Pedro, il saisit l'épée que celui-ci lui tend et le tue. Le père supérieur, pour éviter de ternir la réputation de son ordre, étouffe l'affaire avec le concours de la justice et Don Juan, devenu frère Ambroise, finit ses jours dans le couvent où il s'était retiré. À sa mort, il se fait enterrer au pied de l'autel de la chapelle qu'il a fait construire avec pour épitaphe : « *Aquí yacen los huesos y cenizas del peor hombre que ha habido en el mundo. Rueguen a Dios por él.* » (« Ici reposent les os et les cendres du pire homme qui a été dans le monde. Priez Dieu pour lui »).

Mérimée n'a pas inventé cet argument de toutes pièces, mais a exercé son imagination à partir de deux traditions distinctes, en créant sous les traits de Don Juan un personnage qui se trouve être la synthèse de deux héros. Le premier appartient à la littérature : il s'agit de Don Juan Tenorio, le protagoniste de *El burlador de Sevilla*, pièce généralement attribuée à Tirso de Molina (fig. 37). Ce gentilhomme libertin qui séduit les femmes pour mieux les abuser (fig. 38), reçoit *in fine* le châtiment du ciel, infligé par le père d'une de ses victimes, le Commandeur Don Gonzalo de Ulloa, qu'il avait tué en duel et qui revient sur terre pour exécuter la sentence. Molière, puis Mozart, puis Hoffmann et Byron s'en sont emparés tour à tour et Mérimée n'a rien ignoré de ses métamorphoses⁷. Le second est Miguel de Mañara (fig. 39), dont l'existence historique est en revanche attestée, mais à qui l'on a prêté, à l'époque romantique, des déportements que rien ne prouve. Né en 1627 à Séville, il mena au contraire une vie exemplaire. Devenu veuf en 1661, il se retira au sein de la confrérie de la Charité (fig. 40), dont il était membre depuis l'âge de 20 ans. Il se dévoua au service des malades et des pauvres, puis, élu supérieur,

⁷ Il a lu les pièces de Tirso et de Molière, apprécié très certainement les chanteurs Manuel García en 1825 et la Malibran en 1829, lors des représentations données à Paris de l'opéra de Mozart, et assisté à sa reprise en 1833, au Théâtre-Italien puis à l'Opéra. Il n'a pas non plus ignoré les transpositions d'Hoffmann et surtout de Byron.



79. Jenaro Pérez Villaamil,
*Inauguration du chemin
de fer de Langreo*. 1852.
Huile sur toile,
109 × 140 cm. Madrid,
Ministerio de Fomento.

En fin de compte, c'est de la Castille qu'il est question le plus souvent dans ses lettres. Il l'a traversée chaque fois qu'il est allé à Madrid ; il a visité Burgos, l'Escorial, Ségovie, Tolède ; il a accompagné Mme de Montijo à Belmonte (fig. 80), en plein cœur de la Manche. A-t-il pour autant porté à la *Meseta* un attachement comparable à celui qu'il a toujours éprouvé pour cette Andalousie qu'il appelle « la tierra de Jesús » ? Il ne le semble pas. Ce qu'il apprécie bien davantage, ce sont les villes, dont il visite les monuments et, tout particulièrement, les cathédrales. Il ne manque pas d'admirer celle de Burgos, chaque fois qu'il y fait étape¹¹ et, en octobre

¹¹ Il ne lui trouve pas le caractère espagnol, mais y a vu « des choses assez drôles » dans les stalles (Lettre 1251, à la même, 21 mai 1847, *CG*, t. V, p. 84).

mais divisés et, surtout, déconsidérés par les « saletés de toutes sortes commises sous l'administration de Narváez⁵⁹ ». Il va garder le pouvoir pendant près de cinq ans avec l'appui d'un parti du juste milieu, l'Union libérale, jusqu'au jour où les opposants à sa politique font bloc contre lui. Il donne d'abord l'impression qu'il conservera sa position, mais, en butte aux diverses factions qui veulent son départ, il s'use entre la reine, les progressistes et les modérés⁶⁰ et finit par être remercié, le 2 mars 1863, sans avoir été renversé par les Cortès⁶¹. Mérimée revient à son antienne : « Je ne comprends rien à votre politique », écrit-il le 1^{er} avril 1864 à Mme de Montijo. Il veut croire que le nouveau gouvernement, présidé par Mon, va pouvoir s'imposer sans avoir besoin d'une grande épée et « que le temps des pronunciamientos est bien passé⁶² ». En fait, il n'en est rien ; alors que, le 5 mai, il jugeait le ministère apparemment solide et point tracassier⁶³, le 22 août, il dit à Panizzi qu'il s'attend à un tapage en Espagne et, le 5 septembre, il lui déclare qu'on croit à une révolution prochaine. Il n'y a pas de grande épée dans le cabinet, mais, en revanche, « il y a à Madrid plus de vingt mille Français, artisans, industriels ou réfugiés, qui, un jour d'émeute, fournissent des professeurs de barricades très habiles, ainsi qu'on a pu le voir dans la dernière révolution⁶⁴ ».

Douze jours plus tard, surprise : « la nomination de Narvaéz me confond. Elle a l'air d'un défi jeté au parti progressiste⁶⁵ ». Plus qu'à une émeute, Mérimée s'attend à « une révolution bien complète⁶⁶ ». Or la révolution ne vient pas, et il va osciller pendant six mois entre espoir et crainte. Dans un premier temps, à l'arrivée de l'automne, les choses lui paraissent s'arranger un peu, malgré la menace des progressistes de s'abstenir lors des prochaines élections⁶⁷. De retour à Madrid, le 11 octobre 1864, il estime que « les affaires sont meilleures vues de près que de loin⁶⁸ ». Puis, à partir du 22, il tient un tout autre discours : la situation lui paraît assez grave, écrit-il à Victor Cousin : non seulement Narváez, qui est entouré de coquins, doit faire face à une coalition de tous ses adversaires, mais la crise financière vient s'ajouter à la crise politique⁶⁹. Les votes se vendent et s'achètent, les progressistes demandent le partage des fortunes et « le populaire

⁵⁹ Lettre 2837, au chancelier Pasquier, 5 novembre 1859, *CG*, t. IX, p. 296.

⁶⁰ Lettre 3365, à Mme de Montijo, 3 janvier 1863, *CG*, t. X, p. 282.

⁶¹ Lettre 3401, à la même, 7 mars 1863, *CG*, t. XI, p. 355.

⁶² Lettre 3569, à la même, 1^{er} avril 1864, *CG*, t. XII, p. 95.

⁶³ Lettre 3586, à la même, 5 mai 1864, *CG*, t. XII, p. 122.

⁶⁴ Lettre 3646, à Panizzi, 22 août 1864, *CG*, t. XII, p. 222.

⁶⁵ Lettre 3650, à Mme de Boigne, 18 septembre 1864, *CG*, t. XII, p. 228.

⁶⁶ Lettre 3653, à Mme de Montijo, 22 septembre 1864, *CG*, t. XII, p. 236.

⁶⁷ Lettre 3657, à Panizzi, 29 septembre 1864, *CG*, t. XII, p. 241.

⁶⁸ Lettre 3665, au même, 11 octobre 1864, *CG*, t. XII, p. 251.

⁶⁹ Lettre 3668, à Victor Cousin, 22 octobre 1864, *CG*, t. XII, p. 258.

par l'annonce de son décès⁸⁴. Comme il ne voit plus d'homme qui fasse peur aux rouges, il prédit aussitôt guerre et tapage pour ce pays⁸⁵. De plus en plus inquiet de l'évolution des événements, il n'est guère surpris du soulèvement de septembre, tout en se demandant quelle en sera l'issue : « S'il fallait parier, je parierais encore pour la reine, si l'armée est fidèle, dit-il à Mme Delessert. Au reste tout dépend de la fidélité de l'armée, car le peuple d'Espagne se mêle peu des révolutions⁸⁶ ». Le pronunciamiento du général Serrano, suivi de l'exil d'Isabelle II, lui prouve qu'il s'est trompé et que les choses n'en resteront pas là.

« Se faire du pays ? »

Quelle connaissance Mérimée a-t-il acquise du peuple espagnol ? Quelle opinion s'en est-il faite, à mesure qu'il se familiarisait avec son pays d'élection ? À cette double question il n'est pas aisé de répondre. En effet, exception faite des quelque cinq mois pendant lesquels, en 1830, il a parcouru l'Espagne, ses séjours successifs ne lui ont guère donné l'occasion de s'éloigner de Madrid et de ses environs immédiats. De plus, à la faveur des relations qu'il a nouées par l'entremise de la comtesse de Montijo, il a surtout pratiqué ce qu'il est convenu d'appeler la « bonne société » madrilène ; et, s'il a élargi à l'occasion le cercle de ses fréquentations, les milieux auxquels il s'est frotté – aubergistes, muletiers, paysans, boutiquiers, domestiques, courtisanes – constituent un ensemble hétérogène. Il est donc difficile de les regrouper, sinon arbitrairement, sous une commune étiquette et de voir en eux autant d'échantillons d'un seul et même « peuple espagnol ».

Cette expression n'en apparaît pas moins sous sa plume en 1853, lorsqu'il s'adresse à Mme Childe dans les termes que voici : « Vous ne sauriez croire, Madame, combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit, de dignité et de grandeur d'âme se trouve dans des endroits où l'on ne s'imaginerait jamais les rencontrer⁸⁷ ». Toutefois, le mot qui revient le plus souvent sous sa plume est beaucoup plus marqué : c'est celui de « canaille » : « Quelle canaille que ce peuple-ci, voilà ce que je dis à tout moment depuis deux jours⁸⁸ », écrit-il à Léonce de Lavergne, au moment du *pronunciamiento* de septembre 1840. Il ne l'emploie pas toujours, loin de là, dans un sens péjoratif : c'est ainsi que, lors de son premier séjour à Madrid, il a trouvé la canaille « intelligente, spirituelle, remplie d'imagination⁸⁹ » ; et, en 1853,

même, 22 avril 1868, *CG*, t. XIV, p. 108).

⁸⁴ « C'est une très grande perte pour l'Espagne » (Lettre 4332, à Mme de Beaulaincourt, 24 avril 1868, *CG*, t. XIV, p. 112).

⁸⁵ Lettre 4359, à Panizzi, 11 juin 1868, *CG*, t. XIV, p. 157.

⁸⁶ Lettre 4408, à Mme Delessert, 22 septembre 1868, *CG*, t. XIV, p. 248.

⁸⁷ Lettre 2056, à Mme Childe, 16 octobre 1853, *CG*, t. VII, p. 180.

⁸⁸ Lettre 580bis, à Léonce de Lavergne, 5 septembre 1840, *CG*, t. XVI, p. 143.

⁸⁹ Lettre 55, à Albert Stapfer, 4 septembre 1830, *CG*, t. I, p. 71.

ANDALOUSIE

Pays d'origine de Clara Gazul, née sous un oranger près de Motril, puis, dans *Une femme est un diable*, décor d'une action qui se déroule à Grenade, l'Andalousie a fait son entrée dès 1825 dans l'œuvre de Mérimée, avant de s'offrir à ses regards cinq ans plus tard, lors de son premier séjour en Espagne, pendant les quelque six semaines qu'il a passées à parcourir « la Tierra de Jesús¹ ». C'est ce qui ressort en particulier de sa lettre du 4 septembre 1830, adressée de Séville à Albert Stafer, ainsi que de celle qu'il envoie depuis Grenade, le 8 octobre, à Sophie Duvaucel. Toutefois, plutôt que de décrire à l'intention du premier les monuments qu'il a visités – l'Alcazar de Séville (fig. 109) et la mosquée de Cordoue (voir fig. 23), il commence par saluer le génie de ceux qui les ont bâtis : « depuis que j'ai vu Séville et Cordoue, je me sens tenté de me faire turc. Tout ce qu'il y a de beau et d'utile est l'ouvrage des Maures » (fig. 110). Il déplore en effet qu'après la Reconquête, les chrétiens, ces « barbares », aient « caché sous un badigeonnage épais les ornements délicieux que les architectes arabes savaient si bien employer ». Les arabesques de couleur qui les recouvraient de haut en bas ont disparu sous une couche de plâtre. « C'est – ironise-t-il – la seule propreté d'un pays où l'on mange des mouches dans la soupe dans les meilleures maisons² ». Quant à Sophie Duvaucel, il lui confie la vive impression que l'Alhambra lui a faite :

Aucun livre in quarto, voire même in folio, ne pourra vous donner une idée de la Cour des Lions [voir fig. 24] et de la Salle des Ambassadeurs. Après-demain, je dîne avec un noble et aimable Grenadin, au

milieu de ces ruines vénérables. Imaginez un peu le plaisir que j'aurai à boire de bon vin de Jerez, dans le palais de Boabdil³ !

Il se plaint toutefois des désagréments du voyage. Parti d'Algésiras, il a traversé la sierra de Ronda, prenant ainsi « le chemin le plus romantique du monde, c'est-à-dire le plus pierreux, le plus désert qui puisse exercer la patience d'un voyageur qui, depuis trois mois, est à bonne école pour se former à cette vertu⁴ ». Ni voleurs, ni bandits sur sa route, mais des compagnons bavards et questionneurs, des auberges affreuses et des orages qui ont fait d'innocentes victimes. Du moins les paysages sont-ils admirables, et le charme et l'élégance des Andalouses, qui lui inspirent deux croquis, l'aident à supporter ces déboires.

À défaut d'avoir rencontré des brigands en chemin, il se plaira à les évoquer dans ses *Lettres d'Espagne* : dans le post-scriptum de la deuxième, abandonnant Valence à la faveur d'un changement de décor, il nous rapporte sa rencontre avec un *presidiario* (c'est-à-dire un galérien), entre Grenade et Bailén⁵ ; dans la troisième, surtout, les témoignages qu'il rassemble s'ordonnent autour de la figure d'un bandit, José María (voir fig. 30), devenu un véritable héros de légende. La chronique qu'il nous livre de ses exploits et de sa fin tragique révèle d'ores et déjà un art du récit qui s'accomplira pleinement quinze ans plus tard dans *Carmen*. Ainsi prend corps, au fil des ans, une Andalousie recréée, voire transfigurée, et d'autant plus notable que, dans le même temps, Mérimée renonce peu à peu à s'y rendre, comme en témoignent ses lettres à Mme de Montijo. En 1847, un projet de voyage

¹ C'est ainsi qu'il appellera plus tard l'Andalousie : d'abord dans *Carmen* [1845] 1978, p. 950), ensuite dans une lettre à la comtesse de Montijo, à l'occasion du séjour qu'Edward Childe comptait y faire (Lettre 3339 à Mme de Montijo, 23 novembre 1862, *CG*, t. XI, p. 240). On retrouve cette image dans les *Lettres d'un Espagnol*, de Louis Viardot, tandis que l'expression courante est « Tierra de María santísima ».

² Lettre 55, à Albert Stafer, 4 septembre 1830, *CG*, t. I, p. 72.

³ Lettre 56, à Sophie Duvaucel, 8 octobre 1830, *CG*, t. I, p. 74. Ce noble Grenadin était probablement le duc de Gor.

⁴ Lettre citée, pp. 74-75.

⁵ *Lettres d'Espagne* [1831-1833] 1978, Lettre II, pp. 576-579. On appelait *presidarios* les bagnards condamnés à être enfermés dans une des places-fortes ou *presidios*, que l'Espagne possédait sur la côte d'Afrique du Nord.



110. Richard James Lane d'après Frederick Lewis, *Cour des Myrtes, L'Alhambra*. 1835. Gravure colorée, 346 × 525 mm. Madrid, Museo Nacional del Romanticismo.

en Algérie lui fait caresser l'idée d'un retour par Malaga : ainsi pourrait-il revoir Grenade et surtout Séville, où l'attend l'Alcazar tout plein du souvenir de son ami Don Pèdre⁶. Hélas, ce voyage est annulé par ordre supérieur⁷. Du moins engage-t-il ses amis à s'y rendre

et, en 1852, il se fait l'écho du ravissement que leur procurent l'Alhambra, le Generalife, la Vega de Genade, mais aussi la sierra de Ronda⁸.

De manière générale, tout ce qui est andalou le charme, depuis les *chistes* de Narváez, à qui il

⁶ Lettre 1269, à Mme de Montijo, 10 juillet 1847, *CG*, t. V, pp. 118-119 ; lettre 1271, à la même, 17 juillet 1847, *CG*, t. V, p. 121 ; lettre 1278, à la même, 7 août 1847, *CG*, t. V, pp. 131-132.

⁷ Lettre 1295, à la même, 18 septembre 1847, *CG*, t. V, p. 166.

⁸ Lettre 1788, à Mme de Montijo, 18 avril 1852, *CG*, t. VI, p. 312 ; lettre 1818, à la même, 27 mai 1852, *CG*, t. VI, p. 342 ; lettre 1830, à la même, 10 juin 1852, *CG*, t. VI, p. 359.

EUGÉNIE

Il y a eu, dans la vie de Mérimée, trois Eugénie de Montijo : la fillette dont il a fait la connaissance en juin 1830 (voir fig. 21), lorsqu'elle était à peine âgée de quatre ans ; la jeune fille, qu'il a vu croître et embellir à l'occasion de ses séjours en Espagne et dont il a constaté qu'elle savait faire souffrir ses soupirants ; enfin l'impératrice des Français, qui l'a assuré jusqu'au bout de sa protection et de sa confiance, et dont l'exil a précédé de peu sa propre disparition.

Il faut attendre 1835 pour qu'apparaisse Eugénie en compagnie de Francisca (fig. 139), son aînée de deux ans, dans la *Correspondance générale*. Le 23 janvier, il demande à Léonce de Lavergne, alors à Madrid, des nouvelles des deux filles de la comtesse, qui, lui dit-il, ont dû grandir : « Je les ai laissées récitant des fables et dansant le fandango sur une table. Je m'imagine que maintenant on monterait sur une table pour les voir danser¹ ». L'année suivante, alors qu'elles ont quitté l'Espagne avec leur mère pour s'installer en France (voir fig. 133), elles meurent d'envie de voir l'orang-outang du Jardin des Plantes ; aussi Mérimée demande-t-il à Adrien de Jussieu de leur accorder un billet d'entrée². Il va parfaire leur éducation pendant leur séjour parisien³, jusqu'à ce qu'en mars 1839, elles repartent pour Madrid rejoindre leur mère, au moment où leur père se trouve au plus mal, ce qu'elles ignorent encore. Ce départ lui serre le cœur :

J'ai vu vos enfants avant-hier, écrit-il à la comtesse le 16 mars, et je les ai trouvées en très bonne santé, gaies, et enchantées de se mettre en route. Le temps s'est sen-

siblement adouci depuis huit jours et j'espère que leur voyage ne sera nullement pénible. D'ailleurs elles n'ont point comme vous une peine morale qui s'ajoute à la fatigue du corps. [...] Les préparatifs du départ vont leur train. Tout s'arrange et demain on se met en route. Vous ne sauriez croire, mon amie, le chagrin que j'en éprouve. Ces enfants me plaisaient tellement que je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne les plus revoir de longtemps. Elles partent à une époque de la vie des femmes où quelques mois les changent beaucoup et il me semble que je vais les perdre. Quand on se sépare d'une amie comme vous on a la certitude de la retrouver un jour absolument telle qu'on l'a quittée, mais au lieu de nos deux petites amies je crains de voir deux demoiselles *prim* et *stiff* m'ayant tout à fait oublié. J'ai balancé quelque temps si je ne les accompagnerais pas. La certitude seule que j'aurais été dans ce voyage comme une cinquième roue à une voiture m'a retenu⁴.

Certes, elles lui ont promis de lui donner de leurs nouvelles⁵ : « ce sera pour elles l'occasion de faire des thèmes français, dit-il à la comtesse, et je vous assure qu'il n'y a pas de compositions qui me fassent plus de plaisir⁶ ». Mais elles s'y emploieront moins souvent qu'il aurait souhaité⁷ et, en 1841, il se plaindra discrètement de ne plus recevoir de lettres d'elles⁸.

¹ Lettre 290, à Léonce de Lavergne, 23 janvier 1835, *CG*, t. I, p. 385.

² Lettre 382bis, à Adrien de Jussieu, 3 septembre 1836, *CG*, t. XVI, p. 110.

³ Avec le concours d'Henry Beyle, qui leur fait le récit des campagnes napoléoniennes, auxquelles il a pris part pour certaines d'entre elles.

⁴ Lettre 482, à Mme de Montijo, 16 mars 1839, *CG*, t. II, p. 205. (*prim* et *stiff* : guindées et compassées).

⁵ Lettre 483, à la même, 23 mars 1839, *CG*, t. II, p. 208.

⁶ Lettre 486, à la même, 30 mars 1839, *CG*, t. II, p. 212.

⁷ Lettre 494, à la même, 25 mai, 1839, *CG*, t. II, p. 230.

⁸ Lettre 613, à la même, 20 février 1841, *CG*, t. III, p. 28.



140. Édouard Odier, *Eugénie de Montijo à cheval*. Vers 1850. Huile sur toile, 210 × 275 cm. Collection des ducs d'Albe. Séville, Palacio de las Dueñas.

En 1846, il remarque que Joseíto Xifré est à son tour « atteint de la contagion [...] qu'[elle] sème autour d'elle¹⁹ ». Un an se passe, et il prend à nouveau Mme

de Montijo pour confidente : il a trouvé, lui écrit-il, « Mme Xifré en tête-à-tête avec un Anglais, victime, m'a-t-elle dit, d'une des innombrables *calabazas* de

¹⁹ Lettre 1122, à la même, 17 janvier 1846, *CG*, t. 414.

FEMMES

Pour qu'une femme soit belle, il faut, disent les Espagnols, qu'elle réunisse trente *si*, ou, si l'on veut, qu'on puisse la définir au moyen de dix adjectifs applicables chacun à trois parties de sa personne. Par exemple, elle doit avoir trois choses noires : les yeux, les paupières et les sourcils ; trois fines, les doigts, les lèvres, les cheveux, etc. Voyez Brantôme pour le reste¹.

Ainsi s'exprime le narrateur dans *Carmen*, après avoir contemplé la jeune bohémienne venue le rejoindre sur la rive du Guadalquivir et l'avoir trouvée « infiniment plus jolie que toutes les femmes de sa nation » jamais rencontrées par lui². En réalité, plus d'une femme espagnole a exercé sur Mérimée un très vif attrait ; sa passion pour leur pays leur doit même beaucoup. Ils les a d'abord imaginées à partir de ses lectures, et notamment en feuilletant les *comedias* du Siècle d'or : jeune première, dame, duègne, suivante, tels sont les principaux emplois qu'il y a trouvés et qu'il a portés à son tour à la scène – revus et corrigés – dans le *Théâtre de Clara Gazul*. C'est aussi dans une tradition parallèle – celle de la *novela cortesana*, cultivée par les émules de Cervantès – que s'inscrivent les héroïnes ardentes des *Âmes du purgatoire*, un héritage recueilli, mais aussi remodelé par l'Europe romantique. Entre temps, les Espagnoles se sont incarnées sous les yeux de notre voyageur, lors de son premier séjour au-delà des Pyrénées ; en témoignent aussi bien les *Lettres d'Espagne* que les confidences qu'il livre à quelques-uns de ses correspondants. Rappelons-nous comment il décrit à l'intention de Sophie Duvaucel,

à qui il adresse de surcroît un « dessin explicatif », l'archétype de ces gaditanes qui arpentent les rues de Cadix le dimanche, à l'heure de la promenade (fig. 144) : « Figurez-vous une petite femme noire avec des dents blanches comme la porcelaine de Sèvres, des yeux et des pieds de même grandeur, et des cheveux qui traîneraient à terre si on ne les rattachait sur le haut de la tête avec un peigne de dix-huit pouces de haut³ ».

Rappelons-nous aussi, dans sa lettre à Jenny Dacquain, la « jolie petite Grenadine » rencontrée lors d'une de ses expéditions andalouses et qui, en montant sur son mulet « pour passer dans la montagne de Ronda (route classique des voleurs), baisait dévotement son pouce et se frappait la poitrine cinq ou six fois, bien assurée après cela que les voleurs ne se montreraient pas, pourvu que l'*Ingles* (c'est-à-dire moi), tout voyageur est anglais, ne jurât pas trop par la Vierge et les saints⁴ ».

Rappelons-nous enfin le portrait qu'il trace des deux Valenciennes qui assistent avec lui à la pendaison d'un condamné à mort :

Deux jeunes demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises, et s'éventant de l'air du monde le plus dégagé. Toutes les deux étaient fort jolies, et à leurs robes de soie noire fort propres, à leurs souliers de satin et à leurs mantilles garnies de dentelles je jugeai qu'elles devaient être les filles de quelque bourgeois aisé. Je fus confirmé dans cette opinion parce que, bien qu'elles fussent valenciennes, elles entendaient et parlaient correctement l'espagnol⁵.

¹ *Carmen* [1845] 1978, p. 951.

² *Ibid.*, p. 950.

³ Lettre 56, à Sophie Duvaucel, 8 octobre 1830, *CG*, t. I, p. 78. La lettre est accompagnée de deux croquis que décrit M. Parurier. Intitulés « Dame de Cadix » et « Id[em] vue de dos », ils comportent une légende dont les lettres, répétées sur le dessin, se réfèrent aux différentes parties du costume (peignes d'écaille, robe de satin noir, éventail, mantille de dentelle noire, pieds ou pattes de mouche qui en tiennent lieu).

⁴ Lettre 143, à Jenny Dacquain, août-septembre 1832, *CG*, t. I, p. 182.

⁵ Lettre II, in *Lettres d'Espagne* [1831-1833] 1978, p. 575.

du fer et du plomb. Il est impossible de tomber plus bêtement et d'une manière plus ignoble²² ».

L'éventualité de son retour aux affaires, quelques mois plus tard, n'est pas du goût de Mérimée, pas plus, d'ailleurs, que celle de son rival : « Si Espartero revient, écrit-il le 22 août 1846 à Mme de Montijo, il reviendra aussi assurément. Ce ne serait pas une trop mauvaise chose s'ils s'entretuaient²³ ». Un an plus tard, alors que Narváez représente son pays à Paris, il lui rend visite, et le portrait qu'il trace n'est pas des plus flatteurs. Il le trouve « fort grossi, bouffi, pâli. Il se plaint beaucoup de sa santé [...] Il a une plaie au genou qui ne vient pas, dit-il, d'une blessure. Cela me semble suspect ». Néanmoins, déclare-t-il à Mme de Montijo, « je crois qu'avec tous ses défauts, c'est encore le meilleur ministre que vous puissiez avoir²⁴ ». En 1847, Don Ramón est rappelé par la reine, dans des conditions auxquelles Mérimée déclare ne rien comprendre : « Le brusque départ de la reine mère, l'éloignement du général Serrano et le retour de Narváez au pouvoir, tout cela s'est fait comme le dénouement d'un conte de fée²⁵ ». S'il n'apprécie guère son double jeu – *trato doble* – avec la comtesse²⁶, il lui sait gré, l'année suivante, de n'avoir pas perdu la tête, lorsque les fauteurs de troubles ont tenté d'imiter l'exemple de la France²⁷. Il fusille « avec un à propos si merveilleux qu'il ferme la bouche à tous les mécontents²⁸ ». Peu importe qu'il jouisse de « l'exécration générale²⁹ », il a fait ses preuves : c'est un homme dont on ne peut se passer³⁰.

En octobre 1856, Isabelle II (voir fig. 87) lui confie de nouveau le pouvoir. Mérimée, qui se fait l'écho de la surprise générale que son retour suscite en France, n'en déclare pas moins à son amie que ce retour s'imposait :

Pour ma part je crois qu'il est l'homme qu'il vous faut et le seul peut-être qui ait l'énergie et le caractère à la hauteur de la situation. Pourtant j'aurais préféré qu'il rentrât d'une autre manière. Son retour ressemble plutôt à une intrigue de cour et c'est un mauvais vernis pour un ministère à son début. L'important c'est qu'il mène sa barque avec prudence³¹.

S'il voit en lui « le seul homme qui puisse faire quelque chose de l'Espagne », il déplore cependant de le voir pris entre deux écueils :

L'un est sa gracieuse souveraine qui trouvera très drôle de faire étrangler un ministre entre deux portes le jour où un homme bien monté le lui persuadera. Le second, c'est une foule de généraux pleins d'astuce et d'ambition qui savent qu'en se mettant à la tête d'un mouvement, ils avanceront en grade et feront une fortune comme celle de Narváez.

²² Lettre 1137, à la même, 12 avril 1846, *CG*, t. IV, p. 439.

²³ Lettre 1172, à la même, 22 août 1846, *CG*, t. IV, p. 514.

²⁴ Lettre 1264, à la même, 25 juin 1847, *CG*, t. V, p. 110.

²⁵ Lettre 1309, à la même, 10 octobre 1847, *CG*, t. V, p. 189.

²⁶ Lettre 1332, à la même, 8 janvier 1848, *CG*, t. V, p. 227.

²⁷ Lettre 1363, à la même, 5 avril 1848, *CG*, t. V, p. 278.

²⁸ Lettre 1385, à la même, 3 juin 1848, *CG*, t. V, p. 323.

²⁹ Lettre 1400, à Mme de Lagrené, 7 juillet 1848, *CG*, t. V, p. 349.

³⁰ Lettre 1443, à Mme de Montijo, 25 décembre 1848, *CG*, t. V, p. 420.

³¹ Lettre 2393, à Mme de Montijo, 19 octobre 1856, *CG*, t. VIII, p. 143. Mérimée fait ici allusion à ce qu'on a appelé la « crise du rigodon » : la reine, lors de la réception donnée pour son anniversaire, avait accordé une danse à O'Donnell, puis, aussitôt après, à Narváez, qui était appelé dès le lendemain à la tête du gouvernement.



164. Prosper Mérimée, *La « Quinta de Miranda » à Carabanchel*. Aquarelle figurant dans un album disparu en 1936 qui appartenait au duc d'Albe. Reproduite dans *Lettres de Prosper Mérimée [1839-1853]* 1930.

et le retour de Narváez, il s'inquiète à nouveau de la comtesse et du sort de sa maison ; mais elle ne lui a parlé que de « paroís *acribilladas*¹⁶ ». Cette force d'âme s'accorde d'ailleurs assez bien avec un franc-parler – le « sans-façon » – dont elle sait faire preuve avec ses amis, n'hésitant pas, à l'occasion, à se moquer d'eux quand elle trouve qu'ils font des

manières. En septembre 1853, alors que Lagrené a des scrupules à accepter de se rendre à son invitation à Carabanchel, elle charge Mérimée d'un message qu'il transmet à son tour à Mme de Lagrené : « Dites à Lagrené que es un tonto, y que sabe muy bien que tiene, como V., en esa casa su cuarto y su cubierto cuando el querrá¹⁷ » (fig. 164).

¹⁶ Lettre 2366, à la même, 11 août 1856, *CG*, t. VIII, p. 91.

¹⁷ Mérimée ajoute : « Je n'affaiblis pas par une traduction ce texte que vous communiquerez à Mr. de L., si vous n'êtes pas effrayée des sirènes qu'on rencontre à Caravanchel » (Lettre 2048, à Mme de Lagrené, 13 septembre 1853, *CG*, t. VII, p. 163).

d'Histoire et *pintor de cámara* de S.M. Mérimée ne commente pas ses toiles, mais le met à contribution sur des questions d'archéologie¹⁷. Il essaie en vain d'obtenir pour lui, en 1847, une souscription du ministère de l'Intérieur¹⁸, avant de le recommander à deux reprises, d'abord à Mercey en 1856, puis à Beulé en 1861¹⁹. Ensuite, Federico de Madrazo (1815-1894) (voir fig. 96), directeur du Musée du Prado, qui, en 1846, vend à Thiers des tableaux dont celui-ci n'a pas su voir qu'ils étaient mauvais²⁰. Mérimée, un an plus tard, n'en félicitera pas moins Mme de Montijo de lui avoir commandé le portrait de ses filles²¹. En 1849, il conseille vivement à Sobolewski d'aller voir sa collection²². En 1855, alors qu'il est sur le point d'être nommé commissaire du gouvernement espagnol, il entend veiller à ce que les portraits dont Madrazo est l'auteur soient « admirablement placés » à l'Exposition universelle de Londres. Si, dans un premier temps, ils tardent à être prêts²³, une fois accrochés, un mois plus tard, ils font bon effet²⁴.

Reste le cas de Goya. François Géral, nous l'avons vu, a rappelé que très peu de ses œuvres étaient exposées au Musée du Prado lorsque Mérimée y fit sa première visite, et que les *Dos de mayo* et *Tres de mayo* se trouvaient alors dans les réserves²⁵. Il a aussi décelé, dans la dernière des *Lettres d'Espagne*, un double lapsus qui, estime-t-il, témoigne d'une certaine gêne à l'égard du peintre aragonais²⁶. Mais qu'en dit la *Correspondance générale* ? Le 25 mars 1843,

dans une lettre à Mme de Montijo, Mérimée évoque « une très belle chose de Goya et fort rare » dont elle lui a parlé : « si vous pouvez me la procurer sans peine, lui écrit-il, cela me fera grand plaisir²⁷ ». Le 22 octobre 1847, il lui demande si le comte de Montijo dont Thiers voudrait consulter les archives, est ou non le père de Don Cipriano. Et de préciser : « Était-ce le mari de cette belle femme en robe de satin peinte par Goya, dont le portrait est dans votre salon attenant à ma chambre²⁸ ? » (fig. 169a). En réalité, ce portrait représente Marie-Gabrielle Palafox y Portocarrero, marquise de Lazán, qui était la belle-sœur de Mme de Montijo. Mérimée n'a donc été insensible ni au charme du modèle, ni à la facture de ce portrait dont une copie, remarquons-le, se trouve dans l'album Delessert²⁹ (fig. 169b). Vingt ans plus tard, en revanche, une lettre souvent citée, du 16 mai 1869, adressée à la duchesse Colonna, artiste elle-même, rend un tout autre son :

Je ne vous pardonne pas votre admiration pour Goya. J'ignorais qu'il eût jamais eu de passion pour la duchesse d'Albe, qu'il a peinte en veste jaune et robe transparente, mais ses eaux-fortes, pas plus que ses tableaux ne me plaisent. Il a fait quelques eaux-fortes d'après Vélasquez, qui ont cependant le mérite de rappeler les origi-

¹⁷ Lettre 1144, à Mme de Montijo, 16 mai 1846, *CG*, t. IV, p. 453.

¹⁸ Lettre 1228, à la même, 6 mars 1847, *CG*, t. V, p. 45.

¹⁹ Lettre 2409, à François de Mercey, 27 décembre 1856, *CG*, t. VIII, p. 172. Lettre 3054, à Beulé, 1860-1861, *CG*, t. X, p. 155.

²⁰ Lettre 1131, à Mme de Montijo, 7 mars 1846, *CG*, t. IV, p. 430.

²¹ Lettre 1323, à la même, 18 décembre 1847, *CG*, t. V, p. 215.

²² Lettre 1451, à Sobolewski, 2 janvier 1849, *CG*, t. V, p. 429.

²³ Lettre 2248, à Mme de Montijo, 20 avril 1855, *CG*, t. VII, p. 467.

²⁴ Lettre 2251, à la même, 29 avril 1855, *CG*, t. VII, p. 474.

²⁵ Géral 2010, p. 350.

²⁶ *Ibid.*, p. 351.

²⁷ Lettre 788, à Mme de Montijo, 25 mars 1843, *CG*, t. III, p. 345.

²⁸ Lettre 1311, à la même, 22 octobre 1847, *CG*, t. V, p. 194.

²⁹ Avec un intitulé ambigu : « La marquise de Lazán ou la comtesse de Montijo ».